

The Talented Mr. Ripley
La confusion des sentiments
L'Énigmatique M. Ripley, États-Unis 1999, 139 minutes

Pierre Ranger

Number 207, March–April 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59253ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Ranger, P. (2000). Review of [The Talented Mr. Ripley : la confusion des sentiments / *L'Énigmatique M. Ripley*, États-Unis 1999, 139 minutes]. *Séquences*, (207), 36–37.

le personnage sur le mode « voici Hitler » en s'appuyant sur les signes d'identification déjà bien connus par le spectateur, celle de Sokourov fait la démarche inverse. Elle le *défamiliarise* en le décrivant, en le construisant et, ce faisant, Soukourov nous le fait découvrir de sorte que, à la fin du film, nous nous demandons avec effroi : cette personne était Hitler ?

On dirait donc que l'enjeu de ce récit se situe sur le terrain de l'Histoire. Mais à la lecture des notes sur le scénario, on découvre cette question de Sokourov qui, en se référant à Eva Braun, se demandait : « Les Chrétiens considèrent que l'amour nous sauve. Mais se sauve-t-on en aimant un monstre ? » Cette interrogation nous révèle que le véritable enjeu du récit se trouve sur le terrain de la spiritualité chrétienne et de la théologie.

Mais est-ce vraiment le salut de l'âme d'Eva Braun qui préoccupe Sokourov ? Trop absurde pour être vrai. Il faut conclure que l'âme dont le salut est ici en question est celle du peuple russe qui

a aimé celui que certains esprits, séduits par les raccourcis et les simplifications abusives, mettent sur le même pied qu'Hitler, l'adversaire suprême d'Adi, Jo, Joseph Staline le vainqueur de la grande, féroce et décisive bataille de Stalingrad qui surviendra quelques mois après la paisible journée printanière que Sokourov et son scénariste ont choisie comme cadre temporel de leur récit.

Monica Haïm

1 Les trois seront les témoins du mariage d'Adolf Hitler et d'Eva Braun, le 28 avril 1945, deux jours avant leur suicide.

■ Molokh

Allemagne/Russie/Japon/Italie/France 1999, 102 minutes — Réal. : Aleksandr Sokourov — Scén. : Yuri Arabov, Marina Koreneva — Photo : Alexei Petrov — Mont. : Leda Semjonova — Son : Hartmut Eichgün — Déc. : Sergei Kikovkin — Cost. : Lidia Krjudova — Int. : Leonid Mozgorov (Adolph Hitler), Elena Rufanova (Eva Braun), Leonid Sokol (Joseph Goebbels), Yelena Spiridonova (Magda Goebbels), Vladimir Bogdanov (Martin Bormann) — Prod. : Thomas Kufus, Viktor Sergejev — Dist. : K.Films Amérique.



Tom Ripley (Matt Damon), un caméléon inquiétant

THE TALENTED Mr. RIPLEY

La confusion des sentiments

L'univers sombre et équivoque de la romancière américaine Patricia Highsmith a maintes fois été porté à l'écran. Après l'adaptation qu'Alfred Hitchcock a tirée de son premier roman, **Strangers on a Train**, en 1950, Claude Miller a tourné **Dites-lui que je l'aime**, Michel Deville, **Eaux profondes**, Claude Chabrol, **Le Cri du hibou** et Wim Wenders, **The American Friend**. Mais, de tous les réalisateurs s'étant attaqués à son œuvre, seul René Clément a visité, avec **Plein Soleil** en 1959, l'univers de l'inquiétant M. Ripley, que transpose à son tour avec succès le Britannique Anthony Minghella.

Adapté du premier des cinq romans mettant en vedette cet anti-héros, **The Talented Mr. Ripley** séduit tant par son traitement bidimensionnel que par son style. Le réalisateur du film **The English**

Patient, qui a également écrit le scénario, signe ici une œuvre riche, complexe et passionnante.

Tom Ripley, un être timide et renfermé, est de ceux à qui la chance n'a pas souri. Employé dans les toilettes d'un grand hôtel et pianiste d'accompagnement dans ses temps libres, il déteste ce qu'il est et aspire à un monde meilleur. Sa vie bascule au moment où un riche armateur new-yorkais lui offre 1 000 \$ pour ramener au bercail son fils qui se la coule douce en Italie. Ripley voit en cette mission l'occasion rêvée de devenir enfin quelqu'un.

Dès sa rencontre avec Dickie Greenleaf, Tom Ripley sent naître en lui son besoin de devenir l'autre. Rejetant sa propre existence, il veut à tout prix ressembler à Dickie qui, à ses yeux, est un homme libre et heureux. Mais sous ce désir latent se cache une obsession. En tuant Dickie, Tom croira enfin vraiment pouvoir le remplacer.

La force du film réside dans la psychologie du personnage principal. Le rejet de sa propre identité par l'emprunt d'une autre personnalité est l'idée maîtresse qui conduit l'intrigue. Anthony Minghella entre dans la peau de Ripley, explique ses états d'âme et expose ses multiples névroses, si bien que le spectateur s'identifie d'abord à lui, pour être ensuite dérouteré puisqu'il sympathise avec un tueur. Grâce au traitement qu'en a fait Minghella, Ripley apparaît à nos yeux plus pathétique que monstrueux. En effet, rarement a-t-on pu voir au cinéma un personnage à la fois aussi attachant et aussi ignoble.

Contrairement à Patricia Highsmith et à René Clément, Anthony Minghella s'est attardé à dépeindre l'ambiguïté sexuelle de Ripley et a fait de son homosexualité refoulée le mobile de ses crimes.

Insufflant à ses acteurs le désir d'explorer de nouveaux horizons et d'aller plus loin, Anthony Minghella dirige de main de maître de jeunes comédiens talentueux. Dans un rôle à contre-emploi, Matt Damon incarne avec subtilité ce caméléon inquiétant, enclin à l'obsession et au refoulement. Le jeune acteur de

vingt-neuf ans porte essentiellement le film sur ses épaules et rend à perfection un personnage fouillé, difficile et exigeant.

Des autres prestations, on retient celle de Jude Law (**eXistenZ**), superbe dans la peau d'un Dickie Greenleaf volage, ainsi que celle de Phillip Seymour Hoffman (**Magnolia**). Bien qu'excellentes, Gwyneth Paltrow (**Shakespeare in Love**) et Cate Blanchett (**Elizabeth**), ne servent toutefois ici qu'à faire avancer l'histoire et appuyer les rôles masculins.

Outre l'harmonieuse musique de Gabriel Yared, il ne faudrait pas passer sous silence les superbes images du directeur photo John Seale. Inspiré par les photographes des années cinquante, il parvient ainsi à donner un caractère à la fois pittoresque et singulier à Rome et à Venise. Bref, **The Talented Mr. Ripley** est un film fascinant à tous ces égards. Dans les annales

cinématographiques, ce long métrage restera une étude importante de la psychologie humaine, tout comme l'ont été avant lui **Psycho**, d'Alfred Hitchcock, **Repulsion**, de Roman Polanski, **Belle de jour**, de Luis Buñuel et, plus récemment, **Felicia's Journey**, d'Atom Egoyan.

Pierre Ranger

■ L'Énigmatique M. Ripley

États-Unis 1999, 139 minutes — Réal. : Anthony Minghella — Scén. : Anthony Minghella, d'après le roman de Patricia Highsmith — Photo : John Seale — Mont. : Walter Murch — Mus. : Gabriel Yared — Son : Phil Benson, Pat Jackson, Ivan Sharrock — Déc. : Roy Walker — Cost. : Garry Jones, Ann Roth — Int. : Matt Damon (Tom Ripley), Jude Law (Dickie Greenleaf), Gwyneth Paltrow (Marge Sherwood), Philip Seymour Hoffman (Freddie Miles), Cate Blanchett (Meredith Logue), Jack Davenport (Peter Smith-Kingsley), James Rebhorn (Herbert Greenleaf), Sergio Rubini (l'inspecteur Roverini), Stefana Rocca (Silvania) — Prod. : William Horberg, Tom Sternberg — Dist. : Paramount.

CRADLE WILL ROCK

Personnages en quête d'auteur

Grand admirateur, acteur et ami de Robert Altman, Tim Robbins ouvre son film sur un long plan-séquence, clin d'œil, sans doute, à celui de **The Player**, dans lequel il apparaissait lui-même. Tout aussi étourdissant de virtuosité, Robbins, cette fois-ci derrière la caméra, s'offre à son tour un plan dans lequel il présente tous les principaux personnages de son film. Suivant d'abord une jeune actrice, il s'attarde ensuite sur un poseur d'affiches, frôle un homme d'affaires pressé pour finalement pénétrer dans la chambre d'un compositeur de musique aux prises avec son piano, sa plume et ses vieux démons. Dès le premier plan de **Cradle Will Rock**, Robbins annonce clairement les couleurs de sa dernière œuvre : nous voici en face d'une *tapisserie*, comme Altman aime appeler certains de ses films, une gigantesque tapisserie dans laquelle se côtoient Nelson Rockefeller, Orson Welles, Diego Rivera, William Randolph Hearst et une poignée d'acteurs au chômage.

Nous sommes à New York en 1936. L'Amérique, à peine remise de son catastrophique krach boursier, s'enivre désormais de paranoïa communiste. Au cours de cette période tumultueuse, Orson Welles, alors encore simplement un jeune génie de la scène théâtrale, se lance dans la production d'une comédie musicale subversive intitulée *The Cradle Will Rock*, écrite par le compositeur gauchiste Mark Blitzstein. Pendant ce temps, Nelson Rockefeller commande au peintre Diego Rivera une immense fresque pour orner l'entrée de son nouveau centre. Et, pendant que l'Europe demeure sourde à la montée grandissante du fascisme, la maîtresse de Benito Mussolini, Margherita Sarfatti, vend des tableaux de maîtres aux industriels new-yorkais et signe une chronique pro-fasciste dans les journaux du magnat de la presse William Randolph Hearst.

Au bout d'une heure de projection, on comprend que la plupart des personnages de **Cradle Will Rock** ne se croiseront jamais et que nous ne sommes plus seulement en face d'une gigantesque



Des personnages qui ressemblent à des marionnettes

tapisserie, mais d'une impressionnante fresque historique. Invité à sans cesse *sauter* d'une histoire à l'autre, le spectateur cherche alors désespérément une histoire à laquelle s'accrocher, un personnage auquel s'identifier. On aimerait bien compatir au sort d'un comédien (John Turturro) tiraillé entre sa passion pour le théâtre et ses difficultés financières, ou à celui d'une jeune actrice (Emily Watson) éprise d'un homme qui ne partage pas ses convictions politiques. Tim Robbins, démiurge d'une fresque qui le dépasse, ne leur accorde pas assez de temps à l'écran pour que l'on puisse sympathiser ou seulement vivre avec eux. Plutôt, il s'éparpille, butine d'une situation ou d'un personnage à l'autre, cherchant par tous les moyens à photographier le plus large *cliché* possible de l'époque.

Robbins est incapable d'isoler ses personnages de leur contexte historique, ces derniers ressemblent presque tous à des marionnettes placées dans une suite de scènes (prenant souvent la forme de cartes postales) où chacun tente de recoller un morceau de son histoire dans l'Histoire. Ainsi, le personnage du ventriloque (incarné par un Bill Murray en grande forme) ponctue le récit de **Cradle Will Rock** de courtes apparitions dont la fonction est bien